

MICHEL LEIRIS

Cinq études
d'ethnologie



tel gallimard

INTRODUCTION

C'est sur plus de vingt ans que s'échelonne la parution des cinq textes ici réunis, textes de divers ordres comme on le verra. Il va sans dire que pour chacun l'on devra tenir compte de l'époque autant que des circonstances de son élaboration. De deux choses l'une : ou il fallait les reprendre et cela — notamment dans le cas de l'Ethnographe devant le colonialisme — m'eût obligé à un long ajustement, travail fastidieux et qui, au reste, m'est apparu moins urgent que d'autres aujourd'hui ; ou il fallait (c'est le parti que j'ai pris) les reproduire pratiquement sans retouches, en me bornant à les situer au moyen d'une brève note bibliographique.

Tels qu'ils sont, il me semble du moins que ces textes indiquent, directement ou indirectement, ce qu'est à mon sens l'ethnologie : une science, certes, mais une science dans laquelle le chercheur se trouve engagé personnellement peut-être plus que dans toute autre. Son effort pour pénétrer une culture différente

de la sienne grâce à un travail de terrain l'amène, en effet, à se détourner (fût-ce temporairement) de cette dernière et, par contraste, lui en montre les limites, ainsi que les déficiences, même si déjà il n'avait pas adopté à son égard une attitude critique. D'autre part, au cours de son enquête — qui porte généralement sur un groupe dont la vie a pour cadre ce que désigne le terme équivoque de « sous-développement » — il noue avec les gens qu'il étudie des liens dont, s'il est loyal, il ne pourra humainement faire abstraction par la suite. D'où, sa position d'homme qui non seulement se dépayse mais, si l'on veut, trahit, soit qu'il renie au moins partiellement la culture au sein de laquelle il a grandi, soit qu'il fasse sienne la cause de ceux dont il est spécialement à même de comprendre et d'aider à comprendre les revendications.

Liquider l'ethnocentrisme, faire admettre que chaque culture a sa valeur et qu'il n'en est aucune dont, sur certains points, une leçon ne puisse être tirée, tel est, en tout cas, le programme minimum qu'un ethnologue conscient de la portée de sa discipline se voit poussé, par la nature même de sa recherche, à mettre en pratique de son mieux.

Première partie

I

RACE ET CIVILISATION

La nature des hommes est identique ; ce sont leurs coutumes qui les séparent.

CONFUCIUS, 551-478 av. J.-C.

Après avoir fait d'innombrables victimes civiles et militaires la récente guerre mondiale s'est terminée, sans que l'humanité y ait trouvé un apaisement, par la défaite de l'Allemagne nazie et des puissances qui avaient fait cause commune avec elle. C'est au nom de l'idéologie raciste — et particulièrement de l'anti-sémitisme — que les nationaux-socialistes avaient pris le pouvoir et c'est en son nom qu'ils avaient fait la guerre pour unir « tous les Allemands dans une plus grande Allemagne » et imposer au monde entier la supériorité germanique. Avec la chute d'Adolf Hitler on put croire que le racisme était mort ; mais c'était témoigner d'une vue bien étroite et raisonner comme si nulle forme du mal raciste ne sévissait dans le monde en dehors de cette forme — il est vrai la plus extrême et la plus virulente — qu'en avait représentée le racisme hitlérien ; c'était oublier que l'idée de leur supériorité congénitale est fortement

ancrée chez la plupart des blancs, même chez ceux qui ne se croient pas racistes pour autant.

Grandes inventions et découvertes, équipement technique, puissance politique : voilà certes pour l'homme blanc des raisons de s'enorgueillir, encore qu'il soit douteux qu'une somme plus grande de bonheur pour l'ensemble de l'humanité ait résulté jusqu'à présent de ces acquisitions. Qui pourrait affirmer que le chasseur pygmée, dans les profondeurs de la forêt congolaise, mène une vie moins adaptée que tel de nos ouvriers d'usine européen ou américain ? Et qui pourrait oublier que le développement de nos sciences, s'il nous a permis d'accomplir d'indéniables progrès, dans le domaine sanitaire par exemple, nous a permis en revanche de perfectionner à tel point les moyens de destruction que les conflits armés ont pris depuis quelques dizaines d'années l'ampleur de véritables cataclysmes ? Reste qu'aujourd'hui encore, dans le vaste carrefour qu'est devenu le monde grâce aux moyens de communication dont il dispose, l'homme de race blanche et de culture occidentale tient le haut du pavé, quelles que soient les menaces de bouleversement qu'il sent monter du dehors et du dedans contre une civilisation qu'il regarde comme la seule digne de ce nom. Sa position privilégiée — dont une perspective historique trop courte l'empêche de voir non seulement combien elle est récente, mais ce qu'elle peut avoir de transitoire — lui apparaît comme le signe d'une pré-

destination à créer des valeurs que les hommes appartenant à d'autres races et pourvus d'autres cultures seraient capables tout au plus de recevoir passivement. Bien qu'il reconnaisse volontiers que plusieurs inventions lui viennent des Chinois (auxquels il ne refuse pas une certaine sagesse) et que le jazz par exemple lui a été donné par les nègres (qu'il persiste, il est vrai, à regarder comme de grands enfants), il s'imagine s'être fait de lui-même et être le seul à pouvoir se targuer d'avoir reçu, en quelque sorte à sa naissance et en vertu de sa constitution propre, une mission civilisatrice à remplir.

Dans un article publié en 1950 par *Le Courrier de l'Unesco* (vol. III, n° 6-7), le Dr Alfred Métraux (l'un des ethnographes dont les travaux ont porté sur le plus grand nombre de régions du globe) écrivait :

« Le racisme est une des manifestations les plus troublantes de la vaste révolution qui se produit dans le monde. Au moment où notre civilisation industrielle pénètre sur tous les points de la terre, arrachant les hommes de toutes couleurs à leurs plus anciennes traditions, une doctrine, à caractère fausement scientifique, est invoquée pour refuser à ces mêmes hommes, privés de leur héritage culturel, une participation entière aux avantages de la civilisation qui leur est imposée. Il existe donc, au sein de notre civilisation, une contradiction fatale : d'une part elle souhaite ou elle exige l'assimilation des autres cultures à des valeurs auxquelles elle attribue une perfection indiscutable, et d'autre part elle ne se résout pas

à admettre que les deux tiers de l'humanité soient capables d'atteindre le but qu'elle leur propose. Par une étrange ironie, les victimes les plus douloureuses du dogme racial sont précisément les individus qui, par leur intelligence ou leur éducation, témoignent de sa fausseté. »

Ironie non moins étrange, c'est dans la mesure où les races réputées inférieures prouvent qu'elles sont à même de s'émanciper que, les antagonismes devenant plus aigus dès l'instant que les hommes de couleur font pour les blancs figure de concurrents ou se voient reconnaître un minimum de droits politiques, le dogme racial est affirmé avec une énergie plus manifeste tandis que, paradoxe non moins grand, c'est par des arguments présentés sous le couvert de la Science — cette divinité moderne — et de son objectivité qu'on cherche à justifier rationnellement ce dogme obscurantiste.

Certes — comme le fait remarquer l'auteur de l'article cité — il n'a pas manqué d'anthropologues pour dénoncer le caractère conventionnel des traits selon lesquels on répartit l'espèce humaine en groupes différents et assurer, d'autre part, qu'il ne saurait exister de races pures ; et l'on peut, de surcroît, regarder aujourd'hui comme établi que la notion de « race » est une notion d'ordre exclusivement biologique dont il est impossible — à tout le moins dans l'état actuel de nos connaissances — de tirer la moindre conclusion valable quant au caractère d'un individu donné et quant à ses capacités mentales. N'em-

pêche que le racisme, avoué ou inavoué, continue à exercer ses ravages et que le genre humain, aux yeux du plus grand nombre, continue d'être divisé en groupes ethniques clairement délimités, doués chacun de sa mentalité propre, transmissible par l'hérédité, étant admis comme une vérité première qu'en dépit des défauts qu'on peut lui reconnaître et des vertus qu'on veut bien croire inhérentes à certaines des autres races, c'est la race blanche qui occupe le sommet de la hiérarchie, au moins par les peuples qui passent pour les meilleurs de ses représentants.

L'erreur qui fournit un semblant de base théorique au préjugé de race repose principalement sur une confusion entre faits *naturels*, d'une part, et faits *culturels*, d'autre part, ou — pour être plus précis — entre les caractères qu'un homme possède de naissance en raison de ses origines ethniques et ceux qu'il tient du milieu dans lequel il a été élevé, héritage *social* que trop souvent, par ignorance ou intentionnellement, on omet de distinguer de ce qui est en lui héritage *racial*, tels certains traits frappants de son apparence physique (couleur de la peau par exemple) et d'autres traits moins évidents. S'il est des différences psychologiques bien réelles entre un individu et un autre individu, elles peuvent être dues pour une part à son ascendance biologique personnelle (encore que nos connaissances à ce sujet soient fort obscures) mais ne sont en aucun cas explicables par ce qu'il est convenu d'appeler sa « race », autrement dit le groupe ethnique auquel il se rattache

par la voie de l'hérédité. De même, si l'histoire a assisté à l'éclosion de civilisations très distinctes et si les sociétés humaines actuelles sont séparées par des différences plus ou moins profondes, il n'en faut pas chercher la cause dans l'évolution raciale de l'humanité amenée (par le jeu de facteurs tels que la modification dans les situations respectives des « gènes » ou particules qui déterminent l'hérédité, leur changement de structure, l'hybridation et la sélection naturelle) à se différencier à partir de la souche unique dont tous les hommes qui peuplent aujourd'hui la terre sont vraisemblablement issus ; ces différences s'inscrivent dans le cadre de variations culturelles qu'on ne saurait expliquer ni par le soubassement biologique ni même par l'influence du milieu géographique, pour impossible qu'il soit de négliger le rôle de ce dernier facteur, ne serait-ce que comme élément faisant partie intégrante des *situations* auxquelles les sociétés ont à faire face.

Bien que la source des préjugés raciaux doive être recherchée ailleurs que dans des idées pseudo-scientifiques qui n'en sont pas la cause mais plutôt l'expression et n'interviennent que secondairement, comme justification et comme moyen de propagande, il n'est pas sans importance de combattre de telles idées, qui ne laissent pas d'égarer nombre de gens, même parmi les mieux intentionnés.

Faire le point de ce qu'on est fondé à regarder comme scientifiquement acquis quant aux domaines qu'il convient d'assigner respectivement à la « race »

et à la « civilisation » ; montrer qu'un individu, compte non tenu de ce qui lui vient de son expérience propre, doit le plus clair de son conditionnement psychique à la culture qui l'a formé, laquelle culture est elle-même une formation historique ; amener à reconnaître que, loin de représenter la simple mise en formule de quelque chose d'instinctif, le préjugé racial est bel et bien un « préjugé » — à savoir une opinion préconçue — d'origine culturelle et qui, vieux d'à peine plus de trois siècles, s'est constitué et a pris les développements que l'on sait pour des raisons d'ordre économique et d'ordre politique : tel est le but de la présente étude.

LES LIMITES DE LA NOTION DE « RACE »

Il semblerait à première vue que la notion de « race » soit une notion très simple, parfaitement claire et évidente pour tous ; un employé américain dans un bureau de Wall Street, un charpentier vietnamien travaillant à la construction d'une jonque, un paysan guinéen piochant son champ à la houe : autant d'hommes appartenant à des races bien distinctes (le premier blanc, le deuxième jaune, le troisième noir), menant des genres de vie notablement différents, ne parlant pas la même langue et, selon toute probabilité, pratiquant des religions diverses. Il est pour nous hors de doute que chacun de ces trois hommes représente un type particulier d'humana-

nité : dissemblance physique, à laquelle s'ajoutent non seulement la dissemblance des vêtements mais celle des occupations et (on peut le présumer) celle des autres habitudes, manières de sentir, de penser et d'agir, bref tout ce qui constitue la personnalité. Le corps étant par excellence ce par quoi une personne se manifeste à nous, nous avons vite fait d'établir entre l'apparence extérieure et les façons d'être une relation de cause à effet : il nous paraît inscrit dans la nature des choses que l'employé à peau blanche occupe ses loisirs en lisant un « digest », que le jaune risque ses gains au jeu et que le noir, si c'est nuit de pleine lune, se joigne aux autres villageois pour chanter et danser. Nous tendons à voir dans la race le fait primordial, celui dont le reste découle, et, si nous considérons qu'il existe aujourd'hui un nombre considérable d'hommes de race jaune et de race noire qui exercent les mêmes métiers et vivent dans le même cadre que les blancs, nous sommes portés à voir là une sorte d'anomalie, à tout le moins une transformation artificielle, comme si à leur vrai fond s'était surajouté quelque chose d'étranger à eux-mêmes, qui altérerait leur authenticité.

Très nette, donc, nous apparaît la distinction entre les trois grands groupes en lesquels les savants sont presque tous d'accord pour répartir l'espèce *Homo sapiens* : caucasoïdes (ou blancs), mongoloïdes (ou jaunes, auxquels on joint généralement les Peaux-Rouges), négroïdes (ou noirs). La question se complique, toutefois, dès que nous prenons en considéra-

tion le fait qu'entre ces divers groupes il s'opère des métissages. Un individu dont les parents sont l'un de race blanche et l'autre de race noire est ce qu'on appelle un « mulâtre » ; cela dit, convient-il de le ranger dans la catégorie des blancs ou dans celle des noirs ? Sans être un raciste avéré, un blanc, selon toute probabilité, verra en lui un « homme de couleur » et inclinera à le ranger du côté des noirs, classement évidemment arbitraire puisque, du point de vue anthropologique, un mulâtre ne se rattache pas moins à la race blanche qu'à la race noire par son hérédité. Il nous faut donc admettre que, s'il existe des hommes qui peuvent être regardés comme blancs, noirs ou jaunes, il en est d'autres que leur ascendance mixte empêche de dûment classer.

*La race diffère de la culture, de la langue
et de la religion*

A l'échelle des grands groupes raciaux, malgré les cas litigieux (par exemple : les Polynésiens sont-ils des caucasoïdes ou des mongoloïdes ? Doit-on regarder comme blancs ou noirs les Ethiopiens, qui possèdent des traits de l'une et l'autre race et, soit dit en passant, désignent sous le nom méprisant de « chankallas » les noirs soudanais chez lesquels, traditionnellement, ils prenaient des esclaves ?), le classement est relativement simple : il est des peuples qui, sans conteste possible, appartiennent à l'une ou l'autre des

MICHEL LEIRIS

Cinq études d'ethnologie

Qui sont ces gens que nous appelons « les sauvages » ? Comment réagissent-ils par rapport à nous ? Sommes-nous certains de les « voir » et de les comprendre ? Là réside l'essentiel de la recherche ethnologique de Michel Leiris. Elle le conduit à s'interroger sur le colonialisme et sur le racisme, sur le sens de la culture, à montrer la pluralité des civilisations. Comme chez Montaigne, la quête d'un homme total se situe au centre de son œuvre littéraire. Ses écrits ethnologiques en sont l'indispensable complément.

Michel Leiris est né à Paris en 1901. Il est licencié ès lettres et diplômé de l'École pratique des hautes études. Écrivain, poète, ethnographe et essayiste, il a participé au mouvement surréaliste de 1924 à 1929 et a été membre de la mission Dakar-Djibouti qui traversa l'Afrique de 1931 à 1933. Ancien directeur de recherche au C.N.R.S., attaché au Musée de l'Homme, il a refusé le Grand Prix national des lettres en 1980.

Albrecht Dürer : « Adam et Eve au Paradis Terrestre » (détail).
Graphische Sammlung Albertina, Vienne. Photo © Roger-Viollet.



9 782070 714025



88-X A 71402 ISBN 2-07-071402-0